



## À LIRE

**Les Quatre Livres,**

éd. Picquier,

416 p., 20,80 €.

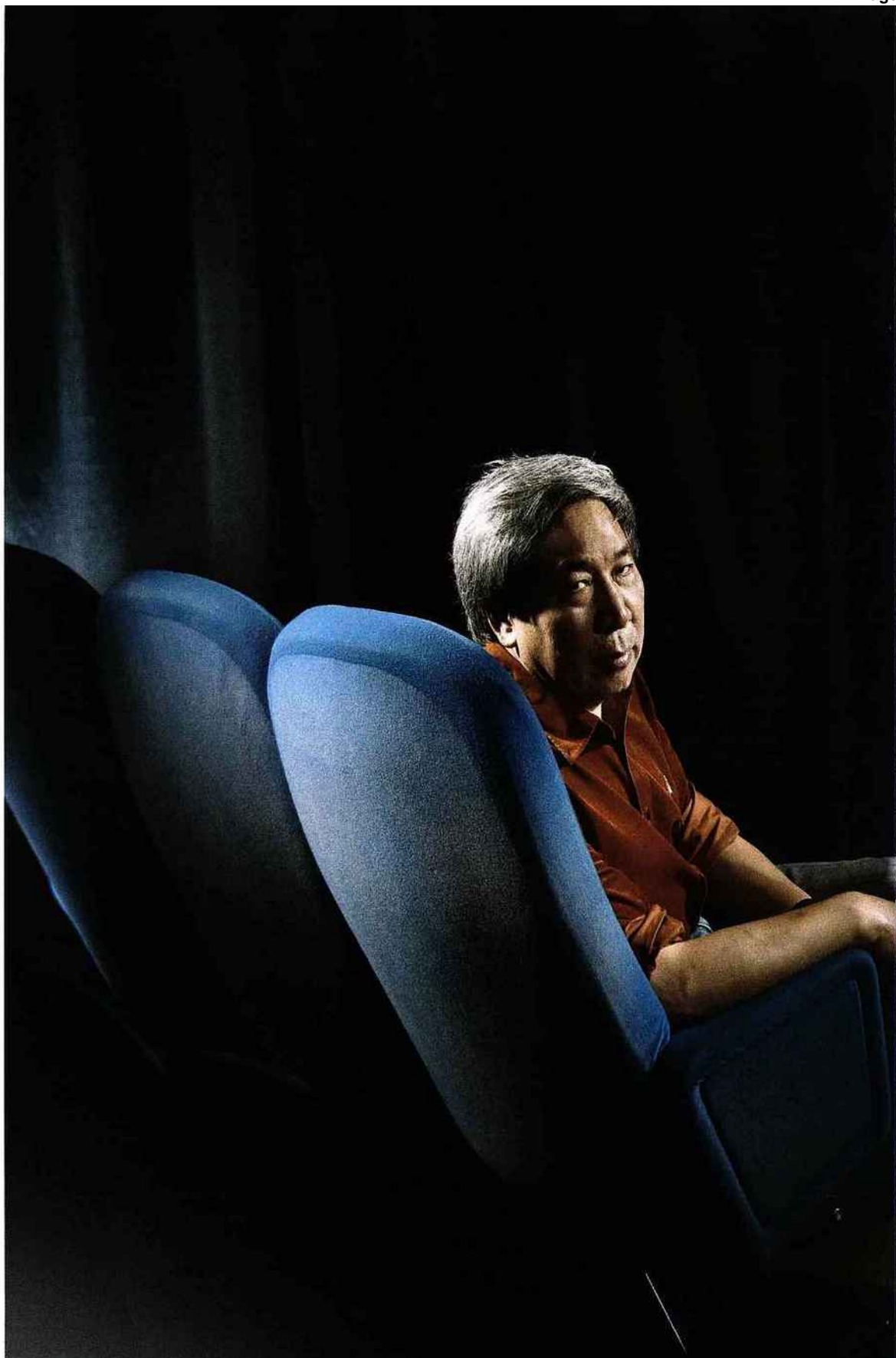
**Le Rêve du village**

**des Ding,**

éd. Picquier poche,

390 p., 9,70 €.

*« Aucune forme littéraire actuelle, chinoise ou occidentale, n'est capable de traiter du chaos de la réalité de mon pays », estime Yan Lianke.*



## NE PAS COURBER L'ÉCHINE

*Célèbre pour ses romans, censuré pour ses satires, cet ancien écrivain officiel pose un regard critique sur son pays. Yan Lianke, auteur résistant ? Pas seulement.* Par Marine Landrot Photo Olivier Metzger pour Télérama

Quand Yan Lianke entre dans une pièce, un silence de haute montagne l'accompagne. Quelque chose de gauche dans le sourire, de pénétrant dans le regard. Une force abrupte dans la cage thoracique, une lenteur endurente dans la démarche. Seuls les vrais paysans dégagent une telle énergie diffuse. Au plus loin qu'il se souvienne, Yan Lianke a de la paille dans les sabots, et des images de fatigue et de famine dans la tête. Cet inconfort est son moteur. Né en 1958 de parents analphabètes, il a grandi dans la campagne de la province du Henan, au centre de la Chine, et son enfance rurale dans le plus grand dénuement lui a laissé les mêmes traces qu'à Charles Juliet. La patience, l'art d'endurer les choses, le sens de l'essentiel.

« Depuis que je suis tout petit, je me bats avec les mêmes visions fulgurantes liées à la nature. Encore aujourd'hui, quand je marche, j'ai l'impression que je pourrais soudain m'envoler. Je suis tous les jours traversé par des rêves éveillés d'une extrême violence... » confesse-t-il en lissant le velours de son costume. Presque tous ses livres sont habités par des personnages d'enfants lucides et fantasques. Le plus émouvant, *Songeant à mon père*, évoque ses souvenirs de petit garçon capable de voler des galettes de sésame ou d'envoyer des lettres de dénonciation au directeur de l'école. Le plus récent, *Les Quatre Livres*, est aussi le plus dur. Enfant tyrannique, le héros dirige un camp de redressement, et réclame qu'on lui coupe la tête :

« C'est un hommage à Liu Hu Lan, figure de la propagande chinoise citée dans les manuels d'histoire de mon enfance, explique-t-il. A 15 ans, elle fut décapitée par les Japonais pendant l'invasion de 1937-1945, pour avoir refusé de dire où étaient cachés les habitants de son village. On l'a présentée comme une héroïne dénuée de peur. Ce qui ne fut sûrement pas vrai. L'enfant bourreau de mon livre a cette apparente dureté. Mais en fait, comme Liu Hu Lan, c'est une victime. »

Le style de ce roman atypique à quatre voix marque un tournant dans l'œuvre de Yan Lianke. La langue est volontairement incantatoire, solennelle, pleine de paraboles. Là encore, l'écrivain s'est souvenu de son enfance, marquée par la lecture du seul écrit disponible à la maison : la Bible. Un cousin lointain, converti au catholicisme alors interdit en Chine, avait confié le livre à ses parents pour qu'ils le cachent. Lorsqu'il l'ouvrit, Yan Lianke fut ébloui par la concision et la force extraordinaire de cette langue, différente de tout ce qu'il avait entendu jusqu'alors : « C'est comme si chaque mot éclatait ! Encore aujourd'hui, la Bible reste pour moi le plus grand ouvrage de la littérature. »

Yan Lianke pratique la résistance intérieure depuis le plus jeune âge. Mais c'est à l'armée qu'il a peaufiné cet art subtil de

l'arrière-pensée silencieuse et observatrice. Car, si étrange que cela puisse paraître quand on reçoit les ondes humanistes qui émanent de lui, l'écrivain a derrière lui une grande carrière militaire. Dès la fin des années 1970, il a intégré le service de la propagande culturelle de l'armée chinoise, où il a écrit deux romans officiels par an. Un exercice passionnant de codage de la parole, dans un univers de soumission et d'autorité qu'il se plaît alors à décortiquer pour lui-même, dans un coin de sa tête. Il attendra les années 1990 pour passer à une œuvre plus sincère, plus engagée, et donc interdite à plus d'un titre. Certains de ses livres sont passés entre les mailles de la censure, pour connaître un succès dans son pays. C'est le cas du roman *Les Jours, les mois, les années*, superbe texte beckettien sur la cohabitation entre un vieillard, un chien aveugle et un pied de maïs, seuls rescapés d'une redoutable sécheresse. Ou des nouvelles autobiographiques de *Songeant à mon père*, plébiscitées par les lecteurs chinois. En revanche, ses satires militaires n'ont jamais eu droit à publication, et il a été contraint de quitter l'armée après *Bons Baisers de Lénine*, fable truculente où des infirmes mis en quarantaine créent une troupe de cirque pour rassembler des fonds afin de racheter la momie de Lénine aux Russes.

Yan Lianke n'est pas d'accord avec son ami Mo Yan, qui déclara, lorsqu'il reçut le prix Nobel de littérature 2012, que « toute littérature est politique ». Cette idée le chagrine même, et il est souvent surpris par la lecture parfois réductrice de ses livres à l'étranger. « Je pense que toutes sortes de littératures existent, et doivent continuer d'exister, dans leur diversité immense et nécessaire. » Il suffit de se plonger dans *Le Rêve du village des Ding*, son chef-d'œuvre, pour comprendre la richesse de son travail. Yan Lianke pense depuis longtemps réécrire cette chronique poétique, sèche et désespérée, du sida dans les campagnes chinoises, pour laquelle il a passé de longs mois aux côtés des victimes du sang contaminé, dans les villages les plus reculés de Chine. Il continue de penser qu'il n'a pas su trouver le ton juste, entre reportage et conte, témoignage et tombeau, et compte s'y remettre un jour. Au lecteur qui l'assure de l'équilibre parfait de ce roman puissant, où la

splendeur le dispute à la pudeur, Yan Lianke offre une mine désolée : « Non, ce n'était pas tout à fait ça. »

Son exigence est telle face à la littérature qu'il vient de publier en Chine un recueil d'essais intitulé *Découverte du roman*. La première partie brosse l'histoire

du réalisme dans le roman chinois, la deuxième traite du roman du XX<sup>e</sup> siècle en URSS. Et la troisième partie, la plus personnelle à ses yeux, expose le fruit de ses recherches pour créer un genre littéraire nouveau, qu'il a choisi d'appeler « mytho-réalisme », pour rendre compte de la réalité de son pays aujourd'hui. « Il faut regarder la Chine comme un fleuve, et ne pas uniquement décrire les clapotis, les remous, les vagues que l'on voit à la surface, mais aussi son lit, et la terre meuble au fond de l'eau. Aucune forme littéraire actuelle, chinoise ou occidentale, n'est capable de traiter du chaos de la réalité de mon pays. » Doué d'un indécrottable sens de l'autocritique, s'il reconnaît que ce livre de théoricien est « peu agréable à lire » et qu'il a suscité « la surprise et le silence » en Chine, Yan Lianke espère ardemment le jaillissement de nouvelles écritures expérimentales. Pour l'instant, son œuvre est une voûte céleste sous laquelle il fait bon attendre ●

† Tous ses livres traduits en français sont édités chez Picquier.

